

Robert R. Palmer (1909-2002)

Isser Woloch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/3803>

DOI : 10.4000/ahrf.3803

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 159-164

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Isser Woloch, « Robert R. Palmer (1909-2002) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 330 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 16 avril 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/3803> ; DOI : 10.4000/ahrf.3803

NÉCROLOGIE

ROBERT R. PALMER (1909-2002)

Robert R. Palmer, historien de renommée internationale, spécialiste de l'histoire de l'Europe et ancien président de l'AHA, est mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans le 11 juin 2002. Il faisait indiscutablement autorité dans le domaine de l'histoire de la France et de l'Europe du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle. L'ensemble de ses recherches constitue une remarquable et durable contribution à la tradition libérale d'après-guerre qui caractérisa l'historiographie américaine, à laquelle on peut associer Richard Hofstadter et C. Vann Woodward.

R. R. Palmer naît à Chicago le 11 janvier 1909. Il fréquente les écoles publiques de la ville et, après avoir remporté un concours de latin, une bourse d'études lui est accordée pour entrer à l'université de Chicago où il étudie la période de la Révolution française avec Louis Gottschalk. Il obtient ses diplômes avec mention en 1931. Son attachement au Middle-West et son sentiment d'être un autodidacte forment indubitablement la clé de voûte de sa construction intellectuelle. Il obtient son doctorat à l'université de Cornell en 1934, sous la direction de Carl Becker, sans cependant reprendre totalement à son compte la vision quelque peu cynique de celui-ci sur les philosophes français. Palmer qualifie d'« erreur de jeunesse » sa thèse traitant de l'influence américaine sur les révolutionnaires français et ne la fait jamais publier. Il s'intéresse alors à un tout autre sujet et écrit en 1939 le premier de ses ouvrages, d'une remarquable perspicacité et d'une pondération irréprochable : *Catholiques et athées dans la France du XVIII^e siècle*. Sans délaisser son engagement au service du siècle des Lumières, Palmer décrit de manière empathique le portrait des catholiques pratiquants s'efforçant de s'adapter aux courants de la pensée moderne, tout en démontrant

comment ils ont été contraints de fixer des limites sur les questions concernant le péché et le salut.

Alors que s'étend l'ombre malfaisante du fascisme, Palmer s'intéresse ensuite à la Révolution française dans sa phase la plus agressive, tumultueuse et problématique, le règne de la Terreur. La guerre interrompant tout contact avec l'Europe, il s'inspire des abondantes sources françaises imprimées et publie en 1941 *Les douze qui gouvernaient : l'année de la Terreur dans la Révolution française*. Toujours édité, il est sans nul doute le meilleur livre jamais écrit par un Américain sur la Révolution française. L'étude de Palmer est la première consacrée au Comité de salut public. Désigné par la Convention nationale, le Comité a fait fonction de conseil de guerre, investi de pouvoirs dictatoriaux, dont le but a été de sauver une République française chancelante et assiégée de ses crises multiples. La portée morale de l'œuvre tient dans l'idée de démocratie libérale défendue par Palmer. Par conséquent, son récit décrit la dictature jacobine comme étant à la fois nécessaire, imparfaite, créative, couronnée de succès et désastreuse. Il montre comment la Terreur est instaurée dans des circonstances particulières, principalement sous l'influence et par la volonté d'individus exerçant le pouvoir en tant qu'émissaires de la Convention dans les provinces. Robespierre incarne la plupart des paradoxes et des contradictions de cette période et le portrait perspicace et nuancé de cet ascète révolutionnaire est sans égal.

Palmer commence à enseigner l'histoire à l'université de Princeton en 1936 et il est nommé Dodge Professor en 1952. Pendant la guerre, ses problèmes de vue l'empêchent d'être mobilisé. Il travaille donc pour le ministère de la Guerre, à Washington, comme historien, et il écrit pour celui-ci deux volumes sur l'organisation et l'entraînement des troupes de combat au sol pendant le deuxième conflit mondial (1947-1948). De retour à Princeton, il termine son œuvre la plus diffusée, un manuel sur l'histoire moderne de l'Europe qui fait référence. D'abord publiée par Alfred Knopf en 1950, *Une histoire du monde moderne* est révisée pour les éditions ultérieures grâce à la collaboration de Joël Colton. À l'heure du bilan de son incomparable carrière d'éditeur, A. Knopf cite avec fierté le manuel de Palmer, parmi d'autres nombreux géants de la littérature, comme l'un de ses meilleurs succès. Des générations d'étudiants ont apprécié son style clair, son contenu foisonnant de détails et d'arguments et (peut-être sans s'en rendre compte) ses perspectives libérales. Le manuel, qui a été traduit en plusieurs langues, est encore publié aujourd'hui et s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires.

En 1959 et 1964, Palmer publie les deux volumes d'une étude magistrale, *L'âge des révolutions démocratiques. Une histoire politique de l'Europe et des États-Unis, 1760-1800*. Dans les années 1950, il a collaboré avec l'historien français Jacques Godechot dans le cadre de nombreux colloques qui

ont servi de base à leurs histoires comparatives respectives. Mais, contrairement à Godechot (dont *La Grande Nation : l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799* se limite à l'Europe occidentale et seulement à la décade révolutionnaire), Palmer, dans son panorama, traite des colonies américaines, des îles britanniques et de plusieurs États d'Europe centrale. Pour ce projet sans précédent, il lit de nombreux ouvrages en français, allemand, italien et hollandais et se fait aider pour ceux en langue hongroise et en polonais. Le premier de ses deux volumes est intitulé *Le défi*. Les arguments s'articulent autour du concept de « corps constitués », d'oligarchies cooptées, quelles qu'elles soient, qu'il retrouve au Parlement anglais, dans les Provinces-Unies et dans les parlements français. Le défi commun d'une nouvelle vision de la citoyenneté, là où la monarchie absolue semble prévaloir, consiste à briser la mainmise de ces corps caractérisés par la défense à leur profit des privilèges traditionnels et des « libertés ». Palmer se méfie de la pensée aristocratique whig sous toutes ses formes et en dissèque scrupuleusement le plus célèbre exemple, celle d'Edmund Burke. Les deux derniers chapitres de ce volume présentent la Révolution française de 1789 comme une avancée décisive à l'encontre des corps constitués de l'Ancien Régime.

Le deuxième volume, intitulé *Le combat*, est consacré aux luttes déclenchées par la Révolution française en France mais aussi en Grande-Bretagne, en Irlande, aux Pays-Bas, en Italie ainsi qu'en Pologne. Palmer maintient que la grande division de l'Europe dans les années 1790 n'est pas fondée sur un conflit entre la France et une coalition d'États hostiles mais sur un conflit entre plusieurs groupes à l'intérieur de divers États – entre des minorités de patriotes révolutionnaires ou des forces démocratiques contre des forces conservatrices, contre-révolutionnaires ou traditionalistes. Nul doute sur les convictions de l'historien mais, comme toujours, son analyse de cette histoire politique reste pondérée, équitable et perspicace. Lorsqu'en 1990 Palmer a reçu pour couronner sa carrière le prestigieux prix Feltrenelli délivré par l'Académie nationale italienne de Lince, *Le temps des révolutions démocratiques* a été reconnu comme l'une des plus grandes sommes de l'historiographie du XX^e siècle.

L'achèvement de cette œuvre marque la fin d'une période dans la vie de Palmer. Longtemps établi à Princeton – où ses étudiants ont été éblouis par sa maîtrise de la discipline, ses prises de position énergiques et son inimitable esprit caustique –, il sent le besoin de changement. En 1963, il accepte un poste de doyen à l'université Washington de Saint-Louis. Cependant, son séjour en tant qu'administrateur a été de courte durée. En 1966, et pour les dix années à venir, il reprend l'enseignement et se remet à l'écriture à Yale, où il est élu président de l'Association d'histoire américaine en 1970. À sa retraite, en 1977, Palmer et son épouse retournent habiter à Princeton; il y est pour un temps chercheur à l'Institut d'études

avancées. Son plus grand projet, durant cette période de transition, a été *Le perfectionnement de l'humanité : l'éducation et la Révolution française* (1985).

À l'époque de sa retraite, de nouvelles perspectives semblent dominer les recherches sur la Révolution française : le révisionnisme néo-libéral (ou néo-conservateur) de François Furet et de ses collègues, l'analyse du discours produite par Quentin Skinner, et les approches influencées par la *cultural history*. Ces nouvelles orientations stimulent peu Palmer. Reconnaisant envers Furet d'avoir réhabilité l'importance du politique, il est déconcerté par « le parti pris unique et persistant » des révisionnistes français. Les soi-disant historiens orthodoxes, comme il l'écrit en privé, « au moins ont considéré la Révolution comme un vrai conflit, une lutte d'intérêts, sur des problèmes d'une importance vitale et non comme une simple affaire de mots, de discours, d'images et de symboles ». Dans la dernière phase de sa carrière, Palmer pousse à leur terme ses études sur la période de la démocratie libérale. L'ironie du sort veut que ce soit cependant le camp révisionniste qui finalement fasse traduire *Les douze qui gouvernaient* pour le Bicentenaire de la Révolution française. Taisant ses désaccords, Furet lui-même écrit une élogieuse préface – un acte de générosité qui à la fois contente et déconcerte Palmer, dont l'œuvre n'a pas été jusqu'alors suffisamment reconnue en France.

Comme pour un compositeur de grandes symphonies passant à de subtiles musiques de chambre, les ultimes écrits de Palmer se distinguent des précédents : plus brefs, ils reflètent la croyance de l'auteur en son devoir de traduire des textes français pour un lectorat anglophone. Cette tâche a débuté avec le *1789* de Georges Lefebvre, publié en 1947 par les Presses Universitaires de Princeton sous le titre de *L'avènement de la Révolution française*, qui devient immédiatement un classique pour les étudiants. Palmer a également traduit la synthèse magistrale de Louis Bergeron, *La France de Napoléon* (1981) et la thèse de Jean-Paul Bertaud, *L'armée de la Révolution* (1988). Palmer continue de produire une série de recherches associant traductions de documents essentiels, annotations, introductions et commentaires approfondis : elle privilégie des figures de la France politique et intellectuelle qui ont, chacune pour elle-même, caractérisé les difficultés rencontrées par l'idéologie libérale.

Dans *Les deux Tocqueville, père et fils* (1987), Palmer présente l'étude du règne de Louis XIV par Hervé de Tocqueville afin de jeter une lumière critique sur les choix de son fils Alexis, plus célèbre que lui : ce dernier, malgré sa brillante et innovante sociologie historique, manifeste occasionnellement selon Palmer le genre même de préjugé whig qui lui demeure suspect. En 1993, il publie *Du jacobinisme au libéralisme : Marc-Antoine Jullien (1775-1848)*, l'histoire – traduite et commentée de manière approfondie – d'un jeune idéaliste acolyte de Robespierre qui a vécu et s'est adapté aux régimes français successifs sans perdre foi en la liberté, l'égalité et la

démocratie. On peut facilement lire entre les lignes le parcours de l'auteur et le but de son œuvre. Palmer poursuit son étude sur Jullien avec un livre sur une expérience libérale différente, *J.-B. Say, un économiste dans des temps troublés* (1997). Son intention était de couronner cette série par un ouvrage dédié à Henri Grégoire, réformateur du clergé, défenseur du libéralisme et avocat de la cause des Juifs et des Noirs, mais sa vue déclinante l'a empêché de l'achever.

Dans sa longue carrière consacrée à la recherche historique, Robert R. Palmer a imposé les modèles les plus exigeants en matière d'arguments et de savoir-faire. Que ce soit ses traductions adroites et soignées, ses grandes œuvres de synthèse ou ses dernières études de cas, chacun de ses livres est un modèle de solidité et de perfection. À travers eux se reflètent son indépendance d'esprit, son pragmatisme typiquement américain et son respect fidèle des valeurs libérales et démocratiques.

Isser WOLOCH
Université de Columbia